

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. ul. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

UNE des plus jolies modes que l'on ait distinguées cette saison offrait une redingote en gros de Naples couleur paille, ornée tout autour d'une broderie en soie plate lilas. Elle n'était point fermée sur le devant, et laissait découvrir un jupon en gros de Naples brodé des mêmes nuances que la redingote. Ce genre de mise paraît devoir prendre faveur cet été à en juger

par le nombre de redingotes et jupons en étoffes semblables qui se confectionnent chez les premières couturières.

— On a vu aussi à Longchamps beaucoup de redingotes en gros de Naples glacé qui n'étaient point fermées sur le devant et dont le corsage uni était orné d'un grand collet rabattant en pélerine sur le dos et les épaules, et se terminant en pointes sous la ceinture. Ces redingotes laissaient voir de jolies robes de dessous en jaconas brodé ou garni de petites dentelles.

— Les redingotes ont presque toutes le corsage ouvert sur la poitrine et font apercevoir un grand luxe de chemisettes et de jolis boutons pour les fermer. Quelquefois, au lieu de la ruche de tulle qui leur sert de collier, les femmes entourent leur cou de plusieurs rangs d'une grosse chaîne d'or. Au bas des manches un seul rang de chaîne tient souvent lieu de bracelet.

— On a encore vu beaucoup de robes en foulards peints, en batiste de laine brodée et en chalis ouvragé ou uni.

— Les nouveaux dessins sur mousseline sont d'un genre complètement différent de ceux de l'année dernière : des rosaces immenses, des encadremens gothiques, des vases étrusques remplis de fleurs, forment les semés des tissus d'été. On imprime beaucoup de ces dessins sur des mousselines à larges raies.

— La *mousseline cachemire* remplit parfaitement son titre par le moelleux de son tissu et les dessins qu'elle présente. Les orientales sont aussi d'un très-joli porté ; mais rien ne nous a paru offrir un aspect plus élégant et léger que les *dona Sol*, dont les magasins Sainte-Anne ont enrichi cette année le nombre de leurs nouveautés.

— On fait des canezouts en mousseline et en tulle brodé qui ont une guirlande qui dessine le tour de la poitrine et du dos, comme pour marquer la forme de la robe ; sous cette guirlande est attachée une dentelle ou tulle qui retombe et marque gracieusement le corsage. Une dentelle semblable, attachée au-dessus du coude, forme manchette et correspond à une autre plus petite qui entoure le poignet en remontant sur le bras.

— Les ruches des chemisettes et canezouts sont quelquefois remplacées par deux petits collets carrés et rabattus.

— Sur des chapeaux en paille de riz des guirlandes de fleurs sont posées en chaperons sur le côté de la forme. Sur d'autres une demi-guirlande, attachée d'un côté au haut de la forme, descend du côté opposé jusqu'au milieu de la passe. Ces guirlandes, en petites fleurs de mugnets ou clochettes, sont d'un effet aussi joli que les plumes.

— Nous citerons un chapeau en paille de riz orné de deux fleurs placées comme deux oiseaux de paradis, inclinées du même côté. Ces fleurs avaient une longue tige couverte de feuilles, au bout de laquelle était une espèce de grosse boule de neige d'où s'échappait une grande quantité de petites fleurs vertes qui semblaient rester suspendues. Cette fleur toute originale faisait comme l'effet d'une bombe qui viendrait d'éclater. Les rubans des chapeaux étaient en gaze à mille raies vertes et blanches.

— Un chapeau très-élégant n'avait qu'une seule plume tournée trois ou quatre fois en spirale, qui couronnait le haut de la forme et retombait jusqu'au bord de la passe.

— La forme des chapeaux en paille ressemble beaucoup à celle de l'année dernière; la passe ronde est très-évasée; le rebord fort court derrière la nuque, et la forme extrêmement basse.

— On a porté aussi à Longchamps des voiles en gaze d'un genre tout nouveau; le bord en était orné d'une guirlande peinte dans les nuances les plus fraîches et les plus vives. On a aussi remarqué ce même ornement sur des écharpes en gaze, au bas desquelles des bouquets ou des palmes nuancées étaient d'un très-joli effet *.

— Les amazones étaient noires ou brun foncé à corsages collans ornés de deux rangées de boutons.

— Les ombrelles sont en taffetas à reflet; on y a supprimé les franges, qui, du reste, sont condamnées à ne paraître sur aucune partie de la toilette cet été.

* Chez Mme Leblanc, rue

LA COUPE EMPOISONNÉE *.

Vers le commencement du onzième siècle, Almanzor, roi maure de Cordoue, conçut le projet de s'emparer de la Castille, gouvernée alors par dona Ava, veuve du dernier comte de cette province. L'exécution d'un pareil projet présentait de grandes difficultés, car la comtesse avait un fils adolescent, à qui le droit de sa naissance assurait la souveraineté, et qui était l'idole du peuple castillan. Le Maure ne recula pas devant ces obstacles. Étant parvenu à inspirer un amour passionné à la comtesse, il sut le faire tourner au profit de ses vues ambitieuses. Ses armes ne rencontrèrent plus de résistance. Il entra en Castille sous le prétexte de conclure un traité d'amitié et de paix avec cet état. Mais peu à peu il dévoila ses secrets desseins à la comtesse. Comme elle refusait de se prêter à leur réussite, il la menaça d'une séparation éternelle.

Almanzor était un homme plein de ruse, qui n'ignorait pas tout le parti que son adresse pouvait tirer d'une pareille menace. En effet, vaincue, fanatisée par l'amour qui la dévorait, hors d'état de faire usage de sa raison, cédant au doux espoir de devenir l'épouse d'Almanzor, dona Ava promit d'accomplir le crime horrible qu'il exigeait d'elle : elle promit le sacrifice de son propre fils.

Le jour de la signature du traité étant proche, le jeune comte, don Sanche Garcia, fit préparer un splendide banquet pour célébrer cet événement.

Les principaux Castillans y furent invités ; tout le monde en attendait le jour avec une joyeuse impatience : mais il n'en était pas ainsi de la comtesse, dont l'anxiété et l'agitation semblaient augmenter à mesure que le moment approchait.

Le perfide Maure avait décidé que le jeune comte mourrait par le poison, genre de mort qu'il considérait comme le moins propre à éveiller les soupçons. Versé dans la connaissance des propriétés des plantes, Almanzor avait lui-même préparé les sucs vénéneux.

* Extrait d'un ouvrage récemment publié à Londres sous le titre de *The Romance of history*.

, roi
Cas-
omte
ait de
cent,
t qui
s de-
pas-
e ses
ésis-
e un
eu il
refu-
ation
orait
reille
t dé-
it au
pro-
elle
eune
ban-
onde
n'en
sem-
hour-
ne le
nais-
même

e titre



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.
 Chapeau de paille de riz de chez M^{me} Céliane. Robe de gros de Naples à mille rayes
 Manchettes et Mantille en tulle Brodé des M^{mes} de M^{me} Payant rue Montmartre N.º 14

Il y avait dans le palais une coupe d'or, pour laquelle les comtes de Castille avait toujours eu une sorte de vénération; les idées de liberté qu'elle rappelait la rendaient chère et sacrée aux Castellans. Les princes avaient seuls le droit de s'en servir dans les grandes solennités ou dans quelque circonstance importante. C'était dans cette coupe que dona Ava devait verser la liqueur homicide préparée par le fourbe Almanzor.

Le jour fatal arriva. Burgos était rempli d'une foule de peuple, attirée par le désir d'assister à la cérémonie.

Le jeune comte et Almanzor, couverts de riches vêtements, suivis des principaux habitans de la ville, traversaient en pompeux cortège les différens quartiers; pendant ce tems, la comtesse souffrait toutes les tortures qui peuvent déchirer l'ame d'une mère. Mais il était trop tard pour reculer. Une puissance infernale la poussait dans l'abîme. Surmontant ses dernières incertitudes, elle prit le poison et se précipita vers la salle du banquet.

Durant quelque tems, elle contempla, dans une cruelle immobilité, le siège de sa victime et celui du traître Almanzor. Mille pensées tumultueuses s'élevèrent à la fois dans son esprit. En ce moment affreux, de joyeuses clameurs du dehors vinrent retentir à ses oreilles; elles annonçaient l'approche du comte et de sa nombreuse suite. La crise était arrivée, il n'y avait pas une minute à perdre. Avec l'énergie du désespoir, elle s'élança vers la table, jeta un regard rapide sur la coupe, et s'arrêta: un serrement de cœur l'oppressait; ses yeux obscurcis n'apercevaient plus les objets environnans qu'à travers un nuage, ses genoux tremblaient, ses yeux étaient fixes de terreur; mais ce furent là les derniers avertissemens de sa conscience, la dernière lutte de son ange gardien contre l'esprit de ténèbres. Sa main étendue s'ouvrit, et la coupe reçut le poison!.... Ainsi, une femme, une mère, renonçant au plus doux sentiment de la nature, venait de préparer de ses propres mains le trépas de son fils. L'écho de la salle répéta le bruit des pas de cette femme criminelle, s'éloignant furtivement du théâtre de son forfait: un profond silence succéda à ce bruit, mais il dura peu; la foule se précipita dans la salle et des acclamations retentirent de toutes parts.

Le festin commença. Le Maure s'assit; ses yeux épiaient avec anxiété l'expression de ceux de la comtesse. Alors don



e l'opéra

à mille myr
intermède

Sanche Garcia se leva, prit la coupe, et se tournant vers les convives :

« Nobles Castellans, dit-il, ce jour solennel est destiné à » ratifier le traité d'amitié que nous avons conclu avec le » noble roi de Cordoue, notre vaillant allié. Je veux lui en- » gager ma foi en buvant dans cette coupe sacrée à nos » yeux. Puisse le ciel verser sur lui toutes ses prospérités ! »

Tandis que le prince prononçait ce peu de mots, une révolution subite s'opérait dans les sentimens de la comtesse. Ses yeux lançaient des regards sombres et sauvages, son sein s'élevait et s'abaissait avec rapidité, et l'on discernait sur sa figure les traces des plus grands combats intérieurs. Le jeune comte s'aperçut de l'état de sa mère. Il remit promptement sur la table la coupe qu'il venait de porter à ses lèvres, et s'informa avec une tendre sollicitude de la cause de l'agitation extraordinaire qu'il remarquait en elle. La voix de son fils, l'air d'intérêt avec lequel il la questionnait redoublèrent encore le malaise et les angoisses de la comtesse. Dans le désordre de ses pensées, troublée par le remords, la crainte, la pitié, l'horreur et le désespoir, il lui était difficile de trouver une réponse convenable ; elle parvint cependant à donner le change à son fils, et à lui persuader qu'elle venait d'être atteinte d'une indisposition subite qui ne devait point l'inquiéter.

Le jeune prince rassuré prit la coupe, et renouvela au Maure ses protestations d'amitié. Almanzor lui témoigna sa reconnaissance avec toute l'apparence de la sincérité ; mais ses regards, brillant d'une joie féroce, se fixaient tantôt sur la coupe, tantôt sur la comtesse. La confiante candeur de don Sanche, la duplicité d'Almanzor augmentèrent encore les angoisses de dona Ava. Le prince porta la coupe fatale à ses lèvres. Un cri perçant se fit entendre. Tous les regards se tournèrent vers la comtesse, qui s'écria dans un délire affreux : « Ne bois pas, mon fils, ne bois pas ; cette liqueur » est mortelle. » Puis, faisant un effort, elle arracha la coupe des mains de don Sanche, en avala le contenu, et fondit en larmes.

Les forces de la nature étaient épuisées, l'aveuglement d'une passion criminelle s'était dissipé, et les pleurs de la comtesse attestaient que tous les sentimens d'une femme et

d'une mère étaient rentrés dans son cœur. Elle saisit son fils dans ses bras, et, avec tous les transports de l'amour maternel, elle le pressa contre son sein, contre ce même sein qui avait nourri l'odieux projet de l'empoisonner, mais qui devait bientôt, hélas! recevoir le prix de son forfait.

« O mon fils! mon cher fils! s'écria-t-elle en sanglotant, » avant de quitter ce monde, avant que mon âme ne s'envole » vers le tribunal de l'éternité, daigne me dire que tu me » pardones. Dans un accès d'amour et de frénésie, j'ai cédé » aux infâmes suggestions de ton hôte perfide. Puissent l'hor- » reur et la honte de ma mort expier mon crime! Ah! don » Sanche, mon cher fils, ne te fie pas à ce Maure barbare; » il voulait te ravir la couronne. Et moi, ô souvenir amer! » moi, j'ai pu consentir à devenir sa complice! Mais les in- » stans sont courts; déjà le poison rongeur brûle et dessèche » mes veines. Pardonne, ô mon fils! pardonne; ne refuse pas » à ta mère mourante la seule consolation qu'elle puisse em- » porter dans la tombe! »

ccccccccc

MÉLANGES.

— Deux caisses de décorations ayant été retenues par les douanes, l'administration du théâtre Allemand s'est vue forcée d'ajourner la représentation de *Freyschutz*.

— Des recettes de mille écus attestent chaque jour pour la Porte Saint-Martin le succès de *Shaylock*. Il est malheureux pour l'auteur et pour l'administration que le principal rôle de cet ouvrage dans lequel Bocage déploie un si beau talent le fatigue au point de ne pouvoir le jouer tous les jours.

— Au succès si productif d'*Une Fête de Néron*, a succédé pour l'Odéon le succès plus lucratif encore de *Stockholm et Fontainebleau*. Ce drame original, qui plaît par ses défauts autant peut-être que par les beautés qu'il renferme, attire tous les deux jours une affluence prodigieuse; le rôle principal est joué d'une manière très-remarquable par M^{lle} Georges.

— On annonce le départ pour Londres de M^{mes} Montessu, Taglioni, et de M. Coulon.

— Le bill du divorce de lord Ellenborough, grand chancelier d'Angleterre, fait le sujet de toutes les conversations à Londres. Les uns plaignent la jeune lady, qui élevée au sein

d'une famille vertueuse, et introduite dans le monde par un époux qui avait deux fois son âge, et dans une société fort équivoque, y perdit bientôt le fruit des bonnes leçons de son enfance; tandis que son époux, aux conseils de l'amitié qui lui représentait le danger de conduire ainsi sa femme à sa perte, répondit en riant : C'est pour rire. D'autres voyant que ni la jeune lady, ni sa famille, ne protestent contre le bill, supposent qu'elle ne demande pas mieux que le divorce s'accomplisse; et cet état de choses, aux yeux de bien des gens, impliquerait une sorte de collusion entre les parties. L'opinion générale enfin est que, de part et d'autre, chaque époux a des torts plus ou moins graves à se reprocher, et que la partie qui a porté plainte et demandé le divorce n'était peut-être pas la plus innocente.

AVIS AUX DAMES.

Voici le tems où les vers et les mites rongent les fourrures et lainages. On recommande aux dames le PAPIER LUCIDONIQUE, qui renferme la précieuse propriété de les garantir de ces insectes, expérience de plus de 20 années, en les enveloppant dans des sacs cousus de ce papier. Il garantit aussi du roussi les dentelles, mousselines, etc. Il se vend chez M^{me} COSSERON, inventeur et seule fabricante des Couleurs Lucidoniques sans odeur, séchant en 20 minutes, pour peindre les appartemens, carreaux, parquets, escaliers, boiseries, etc. C'est la seule peinture qu'on puisse appliquer sur les murs humides et plâtres frais. On entreprend aussi toutes les peintures de bâtimens; quai de l'École, n° 10, à Paris, au second, sur le devant.

— Parmi les inventions qui réunissent l'utile à l'agréable on peut ranger celle du CHOCOLAT ADOUCISSANT au lait d'amandes, qui est due à MM. DEBAUVE et GALLAIS, fabricans de Chocolats du Roi, rue des Saints-Pères, n° 26. Préparé à l'eau ou à la crème, ce Chocolat est l'aliment le plus délicat, le plus savoureux, et en même tems le plus salulaire pour les jeunes personnes et les dames délicates; il donne du ton à l'estomac et de la souplesse aux organes de la voix, ce qui le rend précieux pour les personnes qui se livrent à l'exercice du chant.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et ceux des premiers médecins de la capitale. Elle donne la beauté; elle rafraîchit, raffermi la peau, la préserve des rides, des impressions nuisibles de l'air et de la poussière des promenades et des spectacles, sans avoir les inconvéniens, soit des corps gras qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte ou des acides qui dessèchent la peau: parfaite pour les yeux, la barbe, les dents; elle tient l'haleine fraîche. Le seul dépôt est rue du Helder, n° 9, chez M^{me} Louis-Meslin. Un prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire F. R. D. L., ainsi que l'adresse rue du Helder, n° 9. Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 716.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.